

L'Herbe d'or: la navigation mythique d'un pêcheur

Yvette A. YOUNG

Le roman de Pierre-Jakez Hélias *L'herbe d'or* (1983) a tous les éléments d'un extraordinaire périple maritime au cours duquel le héros part à la recherche d'un mystérieux ailleurs semé d'obstacles. Pour le pêcheur Pierre Goazcoz, il s'agit de découvrir l'étroit passage qui mène dans l'Autre Monde sans payer pour autant l'habituel tribut de la mort. Son aventure s'inscrit dans la tradition de l'odyssée d'Ulysse, la *navigatio* de Saint Brendan, l'aventure d'Orphée et la quête du rameau d'or d'Enée. Mais cette fois il ne s'agit ni d'un roi, ni d'un saint, ni d'un héros légendaire. Pierre Goazcoz est en effet un simple marin pêcheur de la côte bretonne qui prend la mer sur son bateau *L'herbe d'or* avec un équipage de volontaires, quatre hommes et un mousse. C'est la veille de Noël, l'une des trois nuits où, dit-on, les morts rendent visite aux vivants, et une violente tempête s'annonce. Le patron pêcheur—Roi Pêcheur dans son "château de toile" (119)—va entrer à son tour dans la *geste* mythique universelle où, selon P-J. Hélias, les Bretons ont aussi leur place. Mais cela à condition de

retrouver dans la mémoire collective les mots pour conter "les petites épopées du breton armoricain" (*Lettres de Bretagne* 46).

L'herbe d'or est nul doute un *Entwicklungsroman*, un roman d'épreuves où le héros Pierre Goazcoz incarne le personnage typiquement héliasien "toujours impatient de rompre ses amarres," (*Vent de soleil* 161) et de se mesurer aux grandes forces mythiques/mystiques de l'univers afin d'échapper aux limitations contractuelles du rationalisme quotidien. Dût-il en périr. Pour le patron du voilier, la séduction d'une réalité *autre* incite à la transgression d'un espace privilégié protégé par un code mystérieux et donc inaccessible au commun des mortels. Déjà le nom du bateau, *L'herbe d'or*, évoque une plante réputée maléfique, un goémon étoilé aux "filaments blonds, qui fulgure quelquefois, tout seul, ancré sur un écueil au milieu d'un champ d'algues" (59). On l'appelle aussi "la plante Alleluia, qui permet d'aller dans l'Autre Monde et d'en revenir sans autre dommage que l'envie d'y retourner" (182).¹ A Logan, en cette veille de Noël où la tempête sévit, toute une communauté de pêcheurs attend dans l'angoisse le retour du voilier *L'herbe d'or* et de son équipage. Nonna, le gardien de phare à la retraite, s'inquiète d'autant plus que, sous quelque prétexte, le taciturne patron du voilier l'a souvent interrogé à propos du lieu fabuleux, cherchant un indice qui puisse, "à travers une faille de son langage, lui apporter quelque illumination capable d'orienter sa propre quête" (28).

De même que le personnage de Pierre Goazcoz s'efforce de brouiller la vérité, le narrateur construit son récit à partir d'un système herméneutique de symboles visant tantôt à éclaircir tantôt à obscurcir l'aventure. Le discours ambigu, polysémique, du narrateur structure l'action, alors que l'attente par le récit constitue l'instant de "désordre" auquel seul l'aboutissement de la quête peut mettre fin. Le déchiffrement du discours doit donc passer par tout un réseau sémantique et culturel étroitement codé dans le merveilleux breton et le folklore populaire armoricain, qui permet de rattacher ce récit aux "grands" récits de quête mythique. Hélias "construit son texte par des jeux de mots et des herméneutismes,

. . . [à partir d'une] technique de renversements inattendus, d'enchâssements et de digressions qui dévient, dévoient et retardent la vérité."²

Pour Pierre Goazcoz, l'appel de la mer est un chant orphique prometteur d'énigmatiques secrets, un défi à toute la race des Goazcoz depuis toujours, et un désir latent d'immortalité. Enfant, il déclarait que lorsqu'il serait grand "il partirait en quête du Paradis terrestre qui lui paraissait plus facile d'accès que les autres royaumes," et plus tard il avait entendu parler "des navigations de Saint Brendan qui avait exploré les mers à la recherche des mêmes lieux et qui les avait peut-être rencontrés et perdus" (72). A son tour Pierre Goazcoz va tenter de découvrir le "passage périlleux." En dépit de la tempête, l'équipage n'a pas hésité à embarquer sur "la nef d'un fou" (75) pour partager avec lui "la nostalgie du naufrage," (171) et une quête dont le sens échappe en partie à ses compagnons. Comme Saint Brendan, le marin pêcheur aime à prendre des risques, mais il n'a engagé autrui qu'après avoir souligné, sinon l'objet de la quête, du moins les périls de la *navigatio*. Le patron de L'herbe d'or a promis de ramener son équipage sain et sauf au port de Logan, en cette nuit des Trépassés et moment privilégié de l'épreuve rituelle vers laquelle ils appareillent. Tandis que le bateau lutte contre les déchaînements de l'océan, à terre les femmes veillent dans l'anxiété et la résignation. Marie-Jeanne Douguet attend son fils. "Attendre, c'est écouter avec les oreilles et avec le corps. . . . Les hommes ne savent pas attendre comme les femmes" (42). La mère a appris bon gré mal gré les vertus de la patience, elle qui a déjà donné à la mer son mari et deux de ses fils. Ce soir elle a préparé une fois encore la "chapelle blanche." L'intérieur du lit clos est tendu d'un drap blanc sur lequel deux rubans noirs sont épinglés en croix, et dans une assiette blanche, il y a un rameau de buis pour asperger l'eau bénite. Personne n'échappe à sa "planète," c'est-à-dire à sa destinée. Marie-Jeanne le sait mieux que quiconque. Elle a d'ailleurs reçu un intersigne par l'intermédiaire de l'oiseau *morskoul*, l'oiseau funeste qui, dit-elle, est venu frapper à sa fenêtre: "Il a frappé trois coups aussi dis-

tinctement qu'avec un doigt" (46). Les intersignes ne mentent jamais. Ils sont la seule indication de la présence providentielle d'un dieu vigilant et silencieux face à l'écrasant pouvoir du destin. Encore faut-il savoir interpréter ces signes. Pour Corentine, la paysanne illettrée, l'intersigne est un avertissement réel. C'est pourquoi elle a offert à l'océan une bougie allumée plantée dans un grand pain noir qu'elle confie à la mer. La lumière se dirigera d'elle-même exactement vers le lieu où les marins noyés reposent sous l'eau. Nonna le gardien de phare voit avec soulagement que la mer a doucement repoussé la miche de pain vers le littoral. On n'ignore pas les rites.

Après avoir essuyé la violence d'un raz de marée, L'herbe d'or est pris dans les limbes d'un calme plat, englué dans la brume et la neige, figé dans le temps et l'espace: "la mer est morte, le ciel est mort" (54). A son équipage inquiet, Pierre Goazcoz apparaît alors silencieux et pétrifié dans l'instant. Si les marins sont ensorcelés par sa présence/absence, lui-même semble ensorcelé dans le microcosme de son bateau car dans ce moment en suspension au creux des limbes, Goazcoz sourit imperceptiblement à l'idée que

pour se remettre à vivre, il faudrait se débattre . . . Il suffit de se laisser aller [pour] entrer dans le royaume des morts. Il y en a qui ont réussi. La légende se repaît de leurs aventures. . . . Ne pas se laisser faire par l'autre versant et pourtant s'échapper de celui-ci. Ni le mort ni le vif, mais le fabuleux. (169)

L'herbe d'or-talisman permet d'échapper aux contingences pour intégrer un univers merveilleux où le temps, l'espace, la logique et jusqu'au désir, n'entrent plus en cause. Le "château de toile" du patron de pêche devient à cet instant "le château désert" et "l'église de cristal" du voyage de saint Brendan, ou même un des multiples châteaux merveilleux de la légende arthurienne sur lesquels le temps n'a pas de prise. Les membres de l'équipage sont absorbés par l'univers clos de la brume et de l'absence de mouvement, "enfermés dans la nuit blanche, chacun emprisonné dans son corps étroit, obligé de regarder cette lanterne magique

dans sa tête, qui lui montre les tableaux de sa vie" (172). L'immobilité physique donne lieu à une activité de la conscience par laquelle les marins, tels les chevaliers ou les saints frappés d'enchantement, passent par la grande épreuve métaphysique de toute *navigatio* ou quête, à savoir le périple intérieur. Pour Alain Douguet qui a enfin percé la signification profonde de l'aventure, le voyage au bout de l'horizon évoque les images d'"*Oceano Nox*" où les marins noyés restent longtemps perdus entre deux eaux, les yeux ouverts, avant de toucher le fond de l'océan et d'y retrouver le vaisseau naufragé (175). Pour le petit mousse Herri, encore ébloui par les légendes d'un vieux matelot, la vision enchantée d'une île invisible où l'on jette l'ancre à jamais, efface l'idée effrayante d'une mort ordinaire au large d'un quelconque village côtier, dans un voilier pris "entre la peau de la mer et la langue du vent" (110). Envoûté par la proximité du passage mystérieux et frustré dans son impuissance à l'atteindre, Pierre Goazcoz s'interroge sur les vertus de la merveilleuse herbe étoilée qui mène dans cet Autre Monde "de plain-pied avec celui-ci," où l'on défie l'*Ankou*, la mort. Et si la mort n'était que "l'absence de quelqu'un qui est présent ailleurs?" (171). Dans ce cas, à quoi bon sa vieille querelle contre la mer, pareille à la folie légendaire du roi de Perse qui faisait fouetter l'océan pour lui avoir été contraire?

Mais c'est Noël, nuit magique (païenne) et miraculeuse (chrétienne) où des forces également puissantes et cependant divergentes décident du destin de L'herbe d'or. Le vent se lève et le voilier semble se déraciner. A cet instant même Pierre Goazcoz sent une longue déchirure dans sa poitrine. Peut-être lui aurait-il fallu, comme pour Enée, posséder la plante magique et non seulement le bateau au nom-talisman afin d'ouvrir le passage mythique convoité. Un peu avant minuit, L'herbe d'or sort enfin des brumes, "coquille de bois tirée par un pan de toile grise," (206) telle la légendaire *Bag-Noz*, la Barque de Nuit qui vogue toutes voiles dehors et pavillon noir en berne, avec son équipage de suppliants.⁵ Pierre Goazcoz, Roi Pêcheur au coeur brisé, rentre au port comme

promis, affaissé dans son “château de toile” délabré. L’Herbe d’or touche la jetée le temps de laisser débarquer les marins et de permettre au vieux Nonna de sauter dans le bateau pour reprendre le large avec le capitaine trépassé vers l’Autre Monde. Semblable à la *Bag-Noz*, le voilier se perd à nouveau dans la brume, suivi des yeux par le petit mousse, prêt à assurer la continuité de la légende et à préserver le mystère de la quête. Le retour d’Ulysse à Ithaque est bien moins ambigu que le faux retour de Pierre Goazcoz à Logan, et la clôture narrative du roman *L’herbe d’or* moins évidente que le retour à l’ordre de l’*Odyssée*. Les êtres de fuite sont toujours fascinants et, comme l’indique P-J. Hélias dans la préface d’un de ses romans, *Vent de soleil*, “les grands aventuriers n’ont pas disparu de notre planète banalisée. Ils sont seulement devenus plus secrets,” et quand ils choisissent de partir, c’est sans laisser de traces, sinon dans les mémoires. Une métaphore narrative qui s’applique particulièrement bien au problème de l’oralité littéraire bretonne, ce dont Hélias est très conscient.⁶

Tout au long du roman *L’herbe d’or*, Hélias ne manque pas une occasion de faire des références plus ou moins explicites à l’odyssée d’Ulysse, à la navigation de Saint Brendan, à la quête du Graal, et à l’attrait orphique de l’Autre Monde. Aux éléments traditionnels de l’épopée classique et des récits issus de la matière de Bretagne, il ajoute à dessein ceux du folklore armoricain. L’intention est claire et rejoint la philosophie d’ensemble de son oeuvre, à savoir qu’il importe de *conter* (= raconter) et de *compter* (= recenser) dans un effort constant de reconquête du patrimoine littéraire breton. Dans ses *Lettres de Bretagne* Hélias affirme qu’il donnerait de bon coeur l’*Illiade* et l’*Odyssée* en échange de *La légende de la Mort* de son compatriote Anatole Le Braz (75). Il s’agit désormais de faire entrer (par effraction s’il le faut) le breton dans le temple des belles-lettres. Bretonnant d’origine paysanne devenu agrégé d’études classiques et auteur bilingue, Hélias suggère qu’il nous faut crier à tue-tête et sur tous les toits que “Bretagne est poésie,” comme elle pouvait l’être dans son oralité littéraire au temps de Marie de France. “Ceux qui écrivent en bre-

ton," déclare-t-il, "sont des égoïstes d'une espèce particulière. Ils n'écrivent pas pour gagner mais pour conserver" (*Lettres de Bretagne* 171). C'est donc en *contant* et en *comptant* les récits de la tradition populaire que l'on réparera le déni de justice qui a porté tant d'auteurs bretons du passé à illustrer les lettres françaises aux dépens de la langue bretonne jugée ignoble après des siècles d'interdit linguistique et de dévaluation culturelle. Il appartient désormais aux nouveaux auteurs, "quêteurs de mémoire" et du Graal enfoui sur leur terroir, de retrouver une voix de transmission et de participation qui se rattache aux mythes d'un peuple minoritaire.

A bien des égards, *L'herbe d'or* satisfait la nécessité pressante de ranimer "les paroles gelées" d'un peuple ignoré par la voix dominante. Dans "la geste des Bretons" selon Pierre-Jakez Hélias, paysans et chevaliers sont commensaux à la Table Ronde, et l'extraordinaire périple du pêcheur Pierre Goazcoz vaut bien l'*immram* de Saint Brendan et les archétypes de la quête mythique. Pour les Bretons d'aujourd'hui, l'*epos* est devenue l'aventure de la parole pérennisée dans la transcription. La nouvelle prise de conscience d'un écologisme linguistique est en soi un phénomène remarquable. Il s'agit rien moins que d'une *révolution*, c'est-à-dire la remise en marche d'un mécanisme enrayé.

Hélias le sait et jusqu'à sa fin, il a apporté sa généreuse contribution de contes/comptes afin que d'autres puissent continuer à parler et à témoigner "la gloire des manants" (titre d'un de ses premiers recueils de contes). "Le conteur [est] véritablement le comptable de sa société" (*Le quêteur de mémoire* 216). Pour Hélias, la *geste* des Bretons d'Armorique devient un cycle digne d'être non seulement conté mais ratifié par l'écriture et transmis à la postérité, au même titre que celui d'Arthur ou de Charlemagne. *L'herbe d'or* constitue donc une invitation/exhortation au voyage dont l'enjeu n'est rien moins qu'une renaissance littéraire longtemps différée et l'identité d'un groupe en long naufrage culturel.

Notes

1 On dit que cette plante ne peut être cueillie qu'à l'aube par un initié qui, la foulant nu-pieds, s'endort soudainement et comprend le langage des animaux. Voir le *Barzaz Breiz* (1867) de Hersart de La Villemarqué (Paris: Librairie Académique Perrin, 1963) 76.

2 Consulter à ce sujet l'étude herméneutique de Mmadou Kandji "Du *Rameau d'or* à *L'herbe d'or* : Etude herméneutique et interprétation d'un signe," *Bridges* (1992): 47-54.

3 Voir l'étude hagiographique d'Edward C. Sellner relative à la vie de Saint Brendan dans *Wisdom of The Celtic Saints* (Notre Dame, IN: Ave Maria Press, 1993) 57-66.

4 Les intersignes, signes avant-coureurs d'événements graves, constituent une part essentielle du folklore populaire breton et prennent des formes multiples souvent dérivées de la mythologie celtique. Consulter à cet effet *La légende de la Mort* (1893) d'Anatole Le Braz (Marseille: Ed. Laffitte, 1982) 7-47.

5 Cf. *La légende de la mort*, 237.

6 P-J. Hélias lui-même nous a quittés le 13 août 1995. Selon ses dernières volontés, ses cendres ont été dispersées au large de la baie d'Audierne, ne laissant comme trace de son passage parmi nous que son oeuvre et sa mémoire.

Ouvrages cités

- Hélias, Pierre-Jakez. *Lettres de Bretagne*. Paris: Galilée, 1978.
- . *L'herbe d'or*. Paris: Julliard, 1982.
- . *Le quêteur de mémoire*. Paris: Plon, 1990.
- . *Vent de soleil*. Paris: Ed. de Fallois, 1988.